

André Brochu : romancier et nouvellier

Julie Sergent

Numéro 75, automne 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38206ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Sergent, J. (1994). André Brochu : romancier et nouvellier. *Lettres québécoises*, (75), 13–14.

André Brochu : romancier et nouvellier

Ils sont quelques-uns, les grands magiciens du verbe et les infatigables farfouilleurs d'âme, à nous donner, d'un roman à l'autre, comme un scientifique livrerait peu à peu le fruit de ses recherches, l'immense privilège d'approfondir chaque fois un peu plus leur personnage fétiche.

PROFIL
Julie Sergent

ON PENSERA À MICHEL TREMBLAY, ici. Ou à Serge Doubrovsky, par exemple, en France. Qu'ils parlent d'eux-mêmes ou d'un autre n'y change rien. Seules importent ces montagnes de pages qu'ils noircissent, couronnant la fragilité d'un homme, dans une écriture qui n'est rien moins que fragile. Des bombes littéraires concoctées à même le soufre de la plume et les souffrances de l'être. La production romanesque de M. Brochu est de ce genre d'explosif.

On pardonnera, d'entrée de jeu, une telle comparaison. Sans doute est-elle, pour une grande part, motivée par la récente et, comme il est d'usage désormais pour ces deux auteurs, assez bruyante publication, à quelques mois l'un de l'autre, des derniers ouvrages de Doubrovsky et de Tremblay. Mais elle n'en est pas moins tentante pour introduire le personnage type de Brochu, chez qui les deux autres reconnaîtraient sans doute un compagnon d'infortune : comme Doubrovsky, un intellectuel, de la graine qui sonde la nature de n'importe quoi, mais surtout de lui-même et de son incommensurable mal d'être, tout en se délectant des mots, bavant dessus parfois jusqu'au délire; comme Tremblay, un fils à maman qui se tient tout seul sous un ciel de tartes à la crème, et qui raconte, candide, merveilleux, comment il en prend plein la gueule.

La croix du Nord, L'esprit ailleurs

Bien qu'ils se cristallisent dans les deux dernières œuvres, *La vie aux trousses* (Prix du *Journal de Montréal*, 1993) et *Fièvres blanches* (1994), on pouvait déjà pressentir avec *La croix du Nord* (Prix du Gouverneur général, 1991), puis à travers quelques-unes des nouvelles du recueil *L'esprit ailleurs* (1992), ce que seraient les grands traits du personnage.

La croix du Nord donne le ton en mettant en scène un professeur,

écrivain de surcroît, cocu de sur-croix, qui rumine, délire, tente d'expliquer le fardeau pesant de son existence. Beaucoup de honte, de culpabilité, déjà l'ombre du désir homosexuel qui sera plus tard au premier plan de l'œuvre, mais pas encore l'absolue nécessité de dire toute sa vie, ce « désastre raisonnable » (p. 13) dans lequel il s'empêtre. « C'est assez, explique-t-il, d'être dévoré vif, sans que les modalités du malheur doivent être étalées au grand jour. » (p. 14)

Ce qu'il dit, néanmoins, il le dit déjà avec la charge poétique, véritable surgissement des entrailles (du genre que l'on prend pour un cadeau), qui le distingue.

La parole circule sur toutes mes parois internes, emprunte tous mes circuits, va bourdonner dans mes rotules, descend dans les talons, visite chaque neurone, chaque dendrite, s'enfonce dans des motifs réticulaires, en ressort cinglante et primesautière, vrai paquet de nerfs ! Rien ne peut calmer ça, je parle à perte d'âme, chaque mot en éveillant un autre, déclenchant une réaction en chaîne, je ne parle plus un langage linéaire mais multiple, tabulaire.
(p. 98)

Alors que, dans le premier ouvrage comme dans les deux derniers, la parole s'attache surtout à décrire le tourbillon intérieur de l'homme, les sept nouvelles contenues dans *L'esprit ailleurs* montreront qu'elle est tout aussi magistrale appliquée à autre chose, à n'importe quoi. À la conduite amoureuse du kangourou femelle, pourquoi pas. À l'impuissance sexuelle provoquée par un simple bruit, « toc ». Rien ne semble rebuter l'imagination de l'auteur.

La vie aux trousses

Mais *La vie aux trousses* le ramènera vite à ses premières préoccupations et l'homme fétiche de Brochu sera cette fois décrit sous (presque) toutes ses coutures, ses coupures.



Voilà moi. Très je, toujours. N'existe que pour je, par textes interposés.

M'analyse.

Aimerais bien me mettre hors de moi. Comment ? Comment ne plus me penser ? La petite ritournelle, toujours, impossible à faire taire.

[...] Rien ne vaut d'écrire, d'être écrit. (p. 190-191)

La «petite ritournelle» de Sylvain Mercier (son nom seul pourrait faire péter de joie bien des psychanalystes) est amarrée à trois âges de sa vie, neuf ans, dix-neuf ans, trente-neuf ans, trois âges qui sont autant de repères des nombreuses mamelles qui lui défigurent l'existence. La mamelle maîtresse, d'abord : la maman. Modèle défectueux. Puis, dès le jeune âge, un désir de s'élever dans les hautes sphères intellectuelles et de briller par les mots. Parallèlement, un autre désir — non pas qui contredit le précédent, mais qui fait entrer Dieu dans la balance, le quatrième mousquetaire qui brouille les cartes — d'être aspiré par le bas, littéralement, et de s'abandonner aux caresses d'un autre homme.

Dire que Sylvain Mercier nage dans les paradoxes est euphémique. Il est le «niaiseux intelligent» (p. 78), développant des kilomètres de métaphysique tout en se désolant d'être une machine à penser. Quelle joie mais quel ennui également ce serait d'être simplement ordinaire ! Il est l'homme au sexe qui tantôt enfourne magistralement une chaîne de poupounes, puis qui tout à coup se pose, se repose, dans une bouche, entre de velouteuses mains masculines. Il est l'homme qui à tout moment se tourne en dérision, rigole un coup de sa laideur, de ses tourments, puis l'instant d'après se cloue au pilori. Con et coupable !

Fièvres blanches

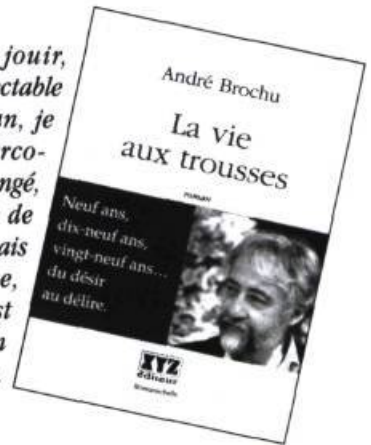
Si *La vie aux trousses* n'a pas complètement choqué les lecteurs bien-pensants, on peut s'attendre à ce que *Fièvres blanches*, le tout dernier Brochu, fasse brasser assez violemment la cabane. C'est la face la plus noire de son homme qui s'étale cette fois au grand jour. Celui qui n'est pas du tout enclin à rigoler, qui n'est pas poète (même si son journal intime montrerait plutôt le contraire !) ni intellectuel, si ce n'est par déformation professionnelle... Celui qui est surtout, affreusement, honteux. Adrien. Homosexuel. Et curé.

Alors que, depuis *La croix du Nord*, il se montrait plein de sarcasme, une misère en bonne santé, on retrouve l'homme de Brochu complètement dévoré, cette fois, par son mal.

Ma vie est un poème de quotidienne affliction, de rage, de larmes rentrées, de désir massacré. Un poème tout entier vomissure — fraîche, corrosive. Je suis mangé de déjections. (p. 24)

Poème, assurément. Vomissure, pour qui s'est fait sortir les mots du ventre, sans doute. *Fièvres blanches*, des pages et des pages de douleur, des pages d'amour-passion, d'amour-coup de poing dans la gueule de Dieu, l'enfoiré.

Maman, vois-moi bander, jouir, souiller de vie vive ma respectable défroque. J'étincelle. Maman, je bouge en toi, tu es mon sarcophage. Longtemps tu m'as mangé, contenu dans ton magasin de cierges bénits et de fèces. J'étais en toi comme en pénitence, attendant le jour. Le jour est venu, il a fendu de haut en bas ma fantastique détresse. (p. 97)



Malgré l'absence presque totale de sarcasme et d'humour, ces petites pilules que Brochu nous avait habitués à avaler en même temps que les tourments de son homme, *Fièvres blanches* montre qu'il est bien de la même main de maître.

Du même auteur

Privilèges de l'ombre, poèmes, Montréal, l'Hexagone, 1961.

Nouvelles, avec Jacques Brault et André Major, Montréal, Cahiers de l'A.G.E.U.M., 1963.

Délit contre délit, poèmes, Montréal, Presses de l'A.G.E.U.M., 1965.

Adéodat I, roman, Montréal, Éditions du Jour, 1973.

Hugo: Amour/crime/révolution, essai, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1974.

L'instance critique, essais, Montréal, Leméac, 1974.

La littérature et le reste, essai, avec Gilles Marcotte, Montréal, Éditions Quinze, 1980.

L'évasion tragique, essai sur les romans d'André Langevin, Montréal, Hurtubise HMH, 1985.

La visée critique, essais, Montréal, Boréal, 1988.

Les matins nus, le vent, poèmes, Laval, Éditions Trois, 1989.

Dans les chances de l'air, poèmes, Montréal, l'Hexagone, 1990.

Particulièrement la vie change, poèmes, Saint-Lambert, Éditions du Noroît, 1990.

La croix du Nord, novella, Montréal, XYZ éditeur, 1991.

L'esprit ailleurs, nouvelles, Montréal, XYZ éditeur, 1992.

Le singulier pluriel, essais, Montréal, l'Hexagone, 1992.

La vie aux trousses, roman, Montréal, XYZ éditeur, 1993.

La Grande Langue, éloge de l'anglais, essai-fiction, Montréal, XYZ éditeur, 1993.

Delà, poèmes, Montréal, l'Hexagone, 1994.

Tableau du poème. La poésie québécoise des années quatre-vingt, Montréal, XYZ éditeur, 1994.

Fièvres blanches, Montréal, XYZ éditeur, 1994.